

## 9. DU MENSONGE

96. Je désire, frères, vous rappeler un peu au sujet du mensonge. Car je ne vous vois nullement soucieux de garder votre langue, et ceci nous entraîne facilement dans de nombreuses fautes. Comprenez bien, mes frères, que l'on contracte des habitudes en tout, pour le bien comme pour le mal, je ne cesse de vous le dire. Il nous faut donc beaucoup de vigilance pour ne pas nous laisser surprendre par le mensonge. Car nul menteur n'est uni à Dieu; le mensonge est étranger à Dieu. Il est écrit en effet : «Le mensonge vient du Mauvais», et : «Il est menteur et père du mensonge» (Jn 8,44). Ainsi le diable est appelé père du mensonge. Au contraire, Dieu est la Vérité, car lui-même dit : «Je suis la Voie, la Vérité et la Vie» (Jn 14,6). Voyez de qui vous vous séparez et à qui vous vous attachez par le mensonge, au Malin assurément. Si donc nous voulons réellement être sauvés, nous devons de toute notre force et de toute notre ardeur aimer la vérité et nous garder de tout mensonge, pour ne point être séparés de la vérité et de la vie.

97. Il y a trois manières différentes de mentir : par la pensée, par la parole ou par la vie elle-même. Il ment par la pensée, celui qui accueille les soupçons. Voit-il quelqu'un parler avec son frère, il pense : «C'est pour moi qu'ils parlent.» Cessent-ils leur entretien ? Il soupçonne encore que c'est à cause de lui. Si quelqu'un dit un mot, il soupçonne que c'est pour lui faire de la peine. Bref, à tout propos, il soupçonne le prochain et dit : «C'est à cause de moi qu'il a fait ceci, c'est à cause de moi qu'il a dit cela; c'est pour telle raison qu'il a fait cela.» Tel est celui qui ment par la pensée : il ne dit rien selon la vérité, mais tout par conjecture. De là des curiosités indiscrètes, des médisances, l'habitude d'être aux écoutes, de discuter, de juger.

Il arrive d'ailleurs que quelqu'un forme des soupçons et que l'événement en manifeste la vérité; de ce fait, alléguant sa volonté de s'amender, il ne cesse d'enquêter autour de lui, se disant : «Lorsqu'on parle contre moi, je me rends compte de la faute qu'on me reproche, et je me corrige.» Mais d'abord le principe même (de cette conduite) est du Malin. Car c'est par le mensonge qu'il a commencé : dans son ignorance il a conjecturé ce qu'il ne savait pas. Or, comment un mauvais arbre pourrait-il produire de bons fruits ? S'il veut vraiment se corriger, qu'il ne se trouble pas, quand un frère lui dit : «Ne fais pas cela», ou : «Pourquoi as-tu fait cela ?» Mais qu'il fasse une métanie en le remerciant. Alors il s'amendera. Et si Dieu voit que telle est bien sa volonté, il ne le laissera jamais s'égarer, mais lui enverra certainement celui qui doit le corriger. Quant à dire : «C'est pour mon amendement que je me fie à mes soupçons», et se mettre ensuite à épier et à enquêter partout à l'entour, c'est une fausse justification inspirée par le diable qui veut nous tromper.

98. Quand je me trouvais au monastère (de l'abbé Séridos), j'étais tenté de juger de l'état de chacun d'après son allure extérieure. Mais il m'arriva l'aventure suivante : Une fois, devant moi, une femme passa, portant une cruche d'eau; je me laissai surprendre, je ne sais comment, et la regardai dans les yeux. Aussitôt l'idée me vint que c'était une femme de mauvaise vie. A cette pensée je fus fort troublé et m'en ouvris au vieillard, l'abbé Jean : «Maître, dis-je, si malgré moi, en voyant les manières d'une personne, mon esprit en déduit son état, que dois-je faire ? – Hé quoi ! répondit le vieillard, n'arrive-t-il pas que quelqu'un ait un défaut naturel et qu'il combatte pour s'en corriger ? Il n'est donc pas possible d'après ce défaut de connaître son état. Aussi ne te fie jamais à tes soupçons, car une règle tordue rend tordu même ce qui est droit. Les soupçons sont trompeurs et nuisibles.» Dès lors, si ma pensée me disait du soleil : c'est le soleil; et des ténèbres : ce sont les ténèbres, je ne m'y fiais pas. Rien n'est plus grave en effet que les soupçons. Ils sont si préjudiciables qu'à la longue ils arrivent à nous persuader et à nous faire croire avec évidence que nous voyons des choses qui ne sont pas et n'ont (jamais) été.

99. Je vais vous rapporter à ce propos un fait stupéfiant dont je fus le témoin quand j'étais encore au monastère. Nous avons là un frère fort sujet à ce vice. Il se

fiait si bien à ses soupçons, qu'il avait chaque fois la conviction que les choses étaient exactement comme son esprit les imaginait et n'admettait pas qu'il en fût autrement. Le mal grandissant avec le temps, les démons réussirent à l'égarer complètement. Un jour qu'il était entré dans le jardin pour observer ce qui s'y passait – il ne cessait en effet d'épier et d'être aux écoutes –, il crut voir un frère voler des figues et les manger. C'était un vendredi, un peu avant la deuxième heure. S'étant persuadé qu'il avait réellement vu la chose, il se cacha, soi-disant, et sortit sans rien dire. Puis, à l'heure de la synaxe, il épia encore afin de voir ce que ferait pour la communion le frère qui avait volé et mangé les figues. Le voyant se laver les mains pour aller communier, il courut dire à l'abbé : «Vois le frère un tel, il va recevoir la sainte communion avec les frères. Empêche qu'elle ne lui soit donné, car je l'ai vu ce matin voler des figues au jardin et le manger.» Le frère s'avancait alors vers la sainte Eucharistie avec beaucoup de componction, car il était des plus fervents. L'abbé le vit et l'appela avant qu'il ne s'approchât du prêtre qui donnait la communion. Il le prit part et lui demanda : «Dis-moi, frère, qu'as-tu fais aujourd'hui ? – Où donc, Maître ?» répondit le frère étonné. – «Dans le jardin où tu es allé ce matin, reprit l'abbé. Que faisais-tu là ?» Stupéfait, le frère répondit «Maître, je n'ai pas vu le jardin aujourd'hui, je n'étais même pas dans le monastère ce matin. Me voilà seulement de retour : aussitôt après la fin de la vigile nocturne l'économe m'a envoyé à tel endroit faire une commission.» Il s'agissait d'une course de plusieurs milles, et n'était revenu qu'à l'heure de la synaxe. L'abbé manda l'économe et lui dit : «Où as-tu envoyé ce frère ?» L'économe répondit, comme le frère, qu'il l'avait envoyé dans tel village. Puis il fit une métanie en disant : «Pardonne-moi, Père, tu te reposais après la vigile, et c'est pour cela que je ne l'ai pas envoyé te demander la permission. Pleinement convaincu, l'abbé les envoya communier avec sa bénédiction. Puis il appela celui qui avait eu les soupçons, lui fit des reproches et lui interdit la sainte communion. De plus, il convoqua tous les frères après la synaxe leur raconta en pleurant ce qui s'était passé, et devant tous flétrit le frère (coupable), poursuivant par là un triple but : confondre le diable et le dénoncer comme le semeur des soupçons, procurer au frère le pardon de sa faute par cette humiliation et le secours de Dieu pour l'avenir rendre enfin les autres plus attentifs à ne jamais s'arrête à leurs soupçons. Dans la longue admonition qu'il nous adressa à ce sujet à nous et au frère, il dit que rien n'était.

Tout péché vient soit de l'amour du plaisir, soit de l'amour de l'argent, soit de la vaine gloire. Le mensonge vient pareillement de ces trois passions. On ment soit pour éviter d'être repris et humilié, soit pour satisfaire un désir, soit pour réaliser quelque gain. Le menteur ne cesse de tourner et retourner dans son imagination tous les subterfuges possibles pour atteindre son but. Aussi n'est-il jamais cru : même s'il dit une parole vraie, personne ne peut lui faire confiance, et sa vérité à lui est douteuse.

102. Il peut se présenter pourtant quelque nécessité où, si l'on ne dissimule en partie, il s'ensuivra plus de trouble et de mal. En ce cas, et si l'on s'y voit contraint, que l'on déguise sa parole pour éviter, comme je l'ai dit, un trouble, un mal ou un péril plus graves. C'est ce que disait l'abbé Alonius à l'abbé Agathon : «Deux hommes ont commis un meurtre devant toi, l'un d'eux s'enfuit dans ta cellule. Le magistrat le recherche, il t'interroge : «As-tu été témoin du meurtre ?» Si tu n'uses pas d'artifice, tu livres cet homme à la mort !»<sup>1</sup>

Si l'on se trouve ainsi pressé par une grande nécessité, on ne doit pas pour cela tenir le mensonge pour négligeable, mais le regretter, le pleurer devant Dieu, et regarder cela comme occasion d'épreuve. Il faut surtout que cela n'arrive que rarement, une fois entre mille. C'est comme le thériaque et les purgatifs : pris continuellement, ils font du mal, mais utilisés de temps en temps, en cas de nécessité

---

<sup>1</sup> Apophth. Alonius 4

pressante, ils sont profitables. <sup>2</sup> Ainsi doit-on faire dans la question qui nous occupe : même si l'on doit mentir par nécessité, que ce soit rare, une fois entre mille, et si l'on y voit, je le répète, une grande nécessité. Il convient alors dans la crainte et le tremblement de montrer à Dieu à la fois sa bonne volonté et la nécessité où l'on se trouve, et l'on sera couvert. Sinon, même en ce cas on se ferait du tort.

103. Nous avons parlé du menteur en pensée et du menteur en parole. Il nous reste à dire quel est celui qui ment par sa vie même. Celui qui ment par sa vie, c'est le débauché qui se targue de chasteté, l'avare qui parle d'aumône et fait l'éloge de la charité, ou encore l'orgueilleux qui admire l'humilité. Ce n'est pas dans l'intention de louer la vertu qu'il l'admire, sinon il commencerait par confesser humblement sa propre faiblesse en disant : «Hélas, malheur à moi ! je suis vide de tout bien !» Après avoir ainsi confessé sa misère, il pourrait admirer et louer la vertu. Mais ce n'est même pas dans le dessein d'éviter le scandale qu'il fait l'éloge de la vertu, car en ce cas il devrait se dire : «Misérable que je suis, rempli de passions ! Pourquoi irai-je scandaliser mon prochain ? Pourquoi irai-je nuire à l'âme d'un autre et m'imposer une charge supplémentaire ?» Et il pourrait alors, tout en étant lui-même pécheur, approcher du bien. Car se regarder soi-même comme un misérable, c'est de l'humilité, et ménager le prochain, c'est de la compassion. Mais le menteur n'admire pas la vertu avec de tels sentiments. C'est pour couvrir sa propre honte qu'il met en avant le nom de la vertu et en parle comme s'il était vertueux lui-même; c'est aussi souvent pour faire du mal et séduire quelqu'un. En effet nulle malice, nulle hérésie, ni le diable lui-même ne peuvent tromper qu'en simulant la vertu, selon la parole de l'Apôtre : Le diable même «se métamorphose en ange de lumière» (II Cor 11,14). Il n'est donc pas étonnant que ses serviteurs se déguisent aussi en serviteurs de justice. Ainsi, soit qu'il veuille éviter l'humiliation dont il redoute la honte, soit qu'il ait le dessein de séduire et de tromper quelqu'un, le menteur parle des vertus, les loue et les admire, comme s'il les avait faites siennes par la pratique. Tel est donc celui qui ment par sa vie même. Il n'est pas simple, mais double : autre au-dedans, autre au-dehors. Toute sa vie n'est que duplicité et comédie.

Nous avons dit ce qu'il en est du mensonge, qu'il vient du Malin. De la vérité nous avons dit : la Vérité, c'est Dieu. Fuyons donc le mensonge, frères, pour échapper au parti du Malin et efforçons-nous de posséder la vérité pour être unis à Celui qui a dit : «Je suis la Vérité» (Jn 14,6). Que Dieu nous rende dignes de sa vérité !

---

<sup>2</sup> CASSIEN fait la même recommandation: il faut user du mensonge comme de l'ellébore : Conf. XVII, 17 (SC 54, p. 260-261 J.